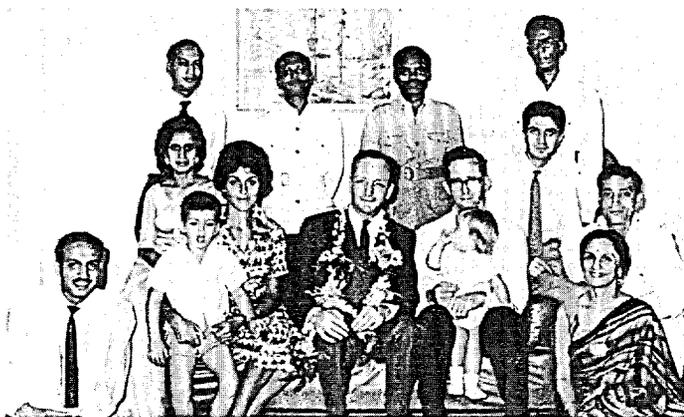


SHAHBASH BOMBAY!

par Bill Brett



Délégué commercial et son personnel, 1963

Pourquoi choisir l'Inde pour mon tout premier congé d'hiver? Eh bien, c'est le genre d'endroit où l'on devrait pouvoir retourner, et avec plusieurs millions d'habitants, vous avez de fortes chances de reconnaître un visage d'autrefois. Vingt-cinq années ne devraient d'ailleurs pas peser lourd pour un pays qui a cinq millénaires de haute civilisation et la réputation d'être indulgent. D'ailleurs, c'était le meilleur du lot, n'est-ce pas? En tout cas, un des meilleurs. Ajoutez à cela qu'on y rencontrait des hommes intéressants. Indiscutablement!

Et ça, ça compte pour quelque chose. L'aéroport de Bombay? Eh bien, il a changé, il ressemble aujourd'hui à J.F.K. Où déclarons-nous nos devises? Ce n'est pas nécessaire? Qu'est-ce qui s'est passé, y a-t-il eu un tremblement de terre?

Qu'est-il donc arrivé à la Reserve Bank de l'Inde? Ce n'est pas son genre d'y renoncer. Et voilà les douaniers qui nous laissent passer? Je n'en reviens pas...

Nous voici roulant vers la ville, dans l'auto de Lady Bhiwindiwalla. Nous reniflons l'air, nous attendant à y sentir l'odeur de couches sales qui, selon Arthur Koestler, vous colle au visage sur la route qui mène à Bombay. Il n'y a plus rien. Je ne dirais pas que ça me manque, mais ce n'est plus la même chose. Ah, enfin un effluve, mais fugitif, et on ne voit nulle part de silhouettes accroupies dans les champs, poussant de tous leurs abdominaux. Tant mieux d'ailleurs car les champs ont, eux aussi, disparu. Mais il y a maintenant une légère brume. Du smog, ce n'est pas possible! Eh oui, c'est indiscutablement un smog industriel à travers lequel transparait un pale soleil, comme un Turner de pacotille. Nous sommes logés dans un appartement à Kemp's Corners. Autrefois, je laissais ma voiture à plusieurs pâtés de maisons de là pour le simple plaisir de me rendre à pied jusqu'ici et de continuer jusqu'à mon appartement à Westfield Estates, qui donnait sur la mer d'Arabie. Cela n'a pas tellement changé mais je ne suis pas certain que cette passerelle monstrueuse me plaît. Les saris aussi sont plus rares. Il y a moins de dhotis aussi, ces voiles de coton diaphanes, aux plis lâches, ressemblant à des couches de bébé, qui recouvraient les jambes des brahmines. Et ce pourrait-il que les mendiants soient moins nombreux et moins odorants? Moins insistants aussi? Oui, il me semble. En fait, j'en suis certain. Et où donc sont les sadhus? - Ces saints hommes qui s'enduisent le corps de cendre et que l'on voit souvent, nus comme des vers, contemplant sereinement la vie dans l'au-delà avec la même impartiale insouciance qu'ils réservent aux grands et aux petits de ce monde. Peut-être n'est-ce là une perte que pour le puriste ou plutôt le - tant pis, oublions-le, mais j'aurais bien aimé n'en voir ne serait-ce qu'un.

Me revoici donc dans la société de Bombay. Je suis prêt à pardonner pratiquement tout pour le simple plaisir de me retrouver avec ces gens charmants et posés. Je n'ai jamais vu une société aussi policée. Des visages familiers? Il y en a à la douzaine. Voici ma chère amie sikh An up Singh, toujours aussi majestueuse. Elle a invité quelques amis chez elle.

Et qui donc donne cette réception? Quelle opulence! Si c'était une maison princière, j'aurais dit que cela méritait un salut d'au moins quinze coups de canon. Mais ce n'est pas le cas; ce n'est pas une vieille famille riche de Bombay, elle n'appartient pas



Bill Brett a été délégué commercial canadien à Bombay de 1962 à 1965. En compagnie de son épouse Karin, il est retourné aux Indes pour une visite l'hiver dernier.